

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème Année, No. 56. — Samedi, 30 mai 1885.
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00



L'INSURRECTION DU NORL-OUEST. — GABRIEL DUMONT FAISANT UNE RECONNAISSANCE AVANT LA BATAILLE DE BATOHE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 30 mai 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Treizième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Léon Leduc.—La grotte des fées, par Stanislas Côté.—La porteuse de Pain (*stale*),—La toilette, par Zélie.—La durée de l'amour, par Freileigrath.—Un conseil par semaine.—Récréations de la famille : Fantaisie à compléter, logogriphe, énigme et rébus.—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : L'insurrection du Nord-Ouest : Gabriel Dumont faisant une reconnaissance avant la bataille de Batoche ; Colon ; Wigwam ; Pied d'Aigle ; Cuisine sauvage ; Métis ; Fort Pitt ; Gros-Ours ; Crowfoot ; Sauvages en route ; Squaw à l'ouvrage ; Une halte dans la prairie.—Gravure du feuillet.—Rébus.

PRIMES MENSUELLES

TREIZIÈME TIRAGE

Le treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de mai), aura lieu lundi prochain, le 1^{er} juin, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

ENTRE-NOUS



ICTOR HUGO est mort.

La France vient de perdre son plus grand poète, et le monde pleure un des plus grands génies qui aient jamais paru, un homme qui a soulevé tous les enthousiasmes, un citoyen que peuples et rois ont salué et respecté.

Dans notre siècle de merveilles, Victor Hugo était la plus grande merveille de l'intelligence et de l'esprit. Il a été la superbe personnification de la poésie de notre époque avec ses fluctuations et ses transformations.

Aucun écrivain n'a soulevé autant de haines ni autant d'admiration, mais pas un de ses ennemis n'a pu ne pas reconnaître l'honnêteté, la franchise et la loyauté de ce géant de la littérature.

* * *

Je n'ai pas la prétention de me faire juge de la vie et de la mort de Victor Hugo, je ne désire discuter ni ses opinions politiques, ni ses idées philosophiques, cela ne conviendrait ni au genre de causerie que je fais, ni au caractère du journal que je rédige, mais je veux m'incliner devant ce poète dont les œuvres reflètent d'une manière si vraie les deux sentiments qui l'ont animé toute sa vie : la Bonté et l'Amour de la France.

Je suis, comme tant d'autres, le débiteur de Victor Hugo.

Souvent, aux moments de défaillance ou de révolte, j'ai puisé dans ses vers le courage et l'idée du retour au devoir. Plus d'une fois, après l'avoir lu, j'ai levé les yeux en haut et j'ai admiré l'œuvre divine ; plus souvent encore j'ai pleuré...

* * *

Ce colosse, cet homme de fer, ce géant, savait trouver les plus doux accents quand il s'adressait à l'enfance.

Voici comment il parlait à sa fille dans cette admirable page, qui a pour titre : *La prière pour tous* :

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
À ton père, à ta mère, aux pères de ton père ;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde.
Fais en priant le tour des misères du monde ;
Donne à tous ! donne aux morts !—enfin, donne au Seigneur.

“ Quel murmure ta voix qui veut parler et n'ose,
Au Seigneur, au Très-Haut, manque-t-il quelque chose ?
Il est le Saint des saints, il est le Roi des rois !
Il se fait des soleils un cortège suprême !
Il fait baisser la voix à l'Océan lui-même !
Il est seul ! il est tout ! à jamais ! à la fois ! ”

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous fait un lait pur et quelques noix frugales,
Et, baissant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds,

Eh bien ! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tous lieux,
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pèlerin qui va de contrée en contrée.
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu !

Le soir il est bien las ! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour ! O toi qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper !

Porte-lui ta prière ! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant ! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur !

* * *

Pour se convaincre de l'admiration que l'Europe éprouvait pour cet homme étonnant, il suffit de se souvenir du cinquantenaire d'*Hernani*, qui a eu lieu à Paris, en 1880.

Voici comment Claretie décrit cette fête splendide :

“ Une grande salle pleine de lumières. Dans le scintillement des cristaux et sous l'éclat des lustres, le bruit montant, grandissant des conversations de tout ce qui pense, de tout ce qui écrit, de tout ce qui porte un nom, de tout ce qui, au théâtre, dans le journal, dans le luxe, est une force ou une gloire. C'est un banquet. Au bout de la table, à la place d'honneur, un vieillard robuste, aux cheveux blancs. Tous les yeux vont à lui ; vers lui tous les enthousiasmes. Puis, à un moment donné, tout ce bruit tombe. Un silence respectueux se fait. Un homme s'est levé à côté du vieillard, un homme qui, lui aussi, est une des renommées du pays. Emile Augier a levé, en l'honneur du poète, son verre de crystal et, devant tous ces gens qui écoutent, tête nue, il porte, d'une voix claire, vibrante et mâle, un toast à celui qu'il nomme respectueusement le Père.

“ C'est le banquet du cinquantenaire d'*Hernani*. Victor Hugo, ce soir-là, à vu s'incliner devant lui la France qui pense.”

* * *

Lisez aussi ces lignes :

“ Maintenant, regardez cette foule. Une houle humaine. Des cris, des vivats, des fleurs. Sous un ciel gris de février, tout un peuple défile sous la fenêtre d'un poète. Les cheveux blancs se mêlent aux cheveux blonds dans ce fleuve d'hommes et de femmes qui passent par l'avenue d'Eylau, saluant, acclamant cet ancêtre debout au seuil de ses quatre-vingts ans, entre son petit-fils et sa petite-fille. Ce n'est plus le père de notre littérature moderne, c'est l'aïeul, c'est le grand-père que toute une ville—et quelle ville ! Paris—que toute une nation, que des représentants de l'étranger viennent saluer en défilant devant sa demeure. Et le flot succède au flot, les bannières succèdent aux bannières, les couronnes s'entassent sur les couronnes ; c'est un tonnerre de vivats, et c'est une pluie de fleurs. Lui, de midi au crépuscule, se tient droit, regardant se dérouler cet immense cortège qui l'acclame.

“ C'est la fête de Victor Hugo. Ce jour-là, le poète a vu, baissant le front devant son front, la France qui travaille et qui lutte. Vivant, il est entré, comme on l'a magnifiquement dit, dans l'immortalité.”

* * *

Depuis près de trois quarts de siècle, le nom de Victor Hugo était célèbre dans le monde des lettres, puisqu'il composa sa première pièce de vers à l'âge de quinze ans à peine, et qu'elle fut lue à l'Académie.

Ce nom est tellement mêlé à l'histoire et à toutes les convulsions de notre époque, et les générations se sont succédées en le retrouvant toujours plus jeune et plus vigoureux, qu'on semblait croire à l'éternité de cette force et que sans cesse on parlait de ses œuvres à venir.

Lui, cependant, répondait toujours : *Deo volente !* et même il ajouta, un jour, en souriant de son bon sourire : “ Il est peut-être temps de *désencombrer* mon siècle ! ”

Ce siècle qu'il a illustré et que son nom seul suffirait à rendre célèbre dans l'histoire !

* * *

Maintenant, comment juger Victor Hugo ? Je suis de l'avis de l'écrivain que j'ai déjà cité plus haut et qui disait il y a trois ans :

“ Victor Hugo est l'ancêtre. On ne discute pas un ancêtre, on le salue. A l'heure des crépuscules, le sommet des monts rayonne encore des éclats du soleil couché. Quand nous regardons autour de nous, dans la France de ce siècle finissant, et qu'attristés, nous voyons de l'ombre, il nous suffit de relever la tête pour apercevoir cette lumière, ce sommet encore illuminé des reflets d'aurore.”

Louis Veuillot, qui ne l'aimait pas, n'a pu s'empêcher de dire lui-même dans un article des plus virulents :

“ Quand on se nomme Victor Hugo et qu'on laisse après soi des œuvres telles que *Notre-Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Hernani*, *Les Chants du Crépuscule*, on n'a pas à craindre de voir sa tombe disparaître sous l'herbe de l'oubli ; on est marqué d'avance au sceau de l'immortalité.”

LE MONDE ILLUSTRÉ du 4 avril dernier contient un magnifique portrait du grand poète.

* * *

Les insultes lancées contre le 65^{me} bataillon et toute la race canadienne-française, par le nommé Sheppard, du *Toronto Morning News*, viennent de donner lieu à des procédures criminelles instituées sur la plainte du juge Dugas, major du bataillon.

Il y a quelques jours, Sheppard trônait dans son fauteuil de rédacteur-en-chef, quand on lui annonça que deux étrangers désiraient lui parler. Il alla au-devant d'eux et leur dit qu'il était tout à leur service.

— En ce cas, lui dit le grand connétable du district de Montréal, M. Bissonnette, veuillez me suivre, vous êtes mon prisonnier.

Vous voyez d'ici la tête de Sheppard, quand il apprit le nom et la qualité du plaignant en même temps que la nature de l'action prise contre lui.

Le lendemain, il arrivait à Montréal, très peu rassuré sur le genre de réception qu'on lui ferait. On ne s'est même pas occupé de lui, sa triste personne ne valant pas un soufflet.

* * *

Au moment de commencer l'enquête préliminaire, reconnaissant un peu tard la fausse position dans laquelle il s'était mis si sottement, Sheppard voulut essayer d'arranger les choses à l'amiable.

Il dit que l'article paru dans son journal avait été écrit à son insu, par un de ses rédacteurs, et qu'il était prêt à se rendre à Munroe Harbour afin de constater lui-même si les faits rapportés étaient vrais ou faux, après quoi il rectifierait ce qu'il avait dit, s'il s'était trompé. De plus, il paierait les frais du procès.

Le major Dugas répondit à l'avocat de Sheppard “ que cette proposition était une nouvelle insulte. D'ailleurs, dit-il, il n'y a pas d'arrangement possible. Il ne s'agit pas ici de ma personnalité seulement, c'est une question nationale, et si j'ai pris l'initiative en faisant arrêter votre client, c'est que l'injure m'a atteint au cœur et que je veux venger l'honneur du nom canadien-français.”

Le procès de Sheppard aura lieu au mois de septembre.

* * *

Pour vous prouver jusqu'à quel point est poussée la haine de ces fanatiques ignorants pour tout ce qui nous touche, je voudrais vous citer un article du même journal, daté d'il y a quinze jours environ.

Cette fois, on ne s'attaque plus à un corps de volontaires, cela leur semble maintenant trop dangereux à ces braves... de loin, ils insultent le drapeau français et disent que cette guenille n'est bonne qu'à servir de corde pour pendre Riel.

Si le drapeau tricolore, vainqueur au Tonquin, est une guenille, on se demande dans quel dictionnaire de la langue verte il faudra chercher une épithète qui puisse s'appliquer au drapeau anglais.

Mais cette francophobie n'est pas générale, il faut le reconnaître. La peur de l'envahissement

de tout le pays par les Canadiens-français n'aveugle que les ignorants et les fanatiques, et à ceux-là nous ferons la même réponse que l'ambassadeur de France, en 1830, à un ministre anglais qui menaçait d'intervenir au début de la guerre d'Algérie : " Nous nous f...tons de vous."

C'est dur, mais c'est vrai.

.

Les examens pour l'admission à l'étude de la médecine viennent d'avoir lieu, et je suis heureux de constater qu'un jeune professeur, de mes amis, M. Leblond de Brumath, a eu la satisfaction de voir les quatre cinquièmes de ses élèves reçus avec distinction.

Cela ne m'a guère surpris cependant, car je connais le professeur, je sais ce qu'il vaut, et bon arbre ne peut porter de mauvais fruits.

.

La variole continue ses ravages à Montréal. La commission d'hygiène est en plein désarroi, on démissionne, on révoque et rien ne marche.

On vole toujours un peu à l'Hôtel-de-Ville, et on n'est pas encore sur la trace des malfaiteurs qui ont enlevé \$1,300 sous les yeux de la police.

.

Que vous dire du Nord-Ouest ? Vous voyez nos gravures, vous savez que Poundmaker s'est rendu et que Gros-Ours tient encore la campagne, alors vous en savez autant que moi.

LÉON LEDIEU.

[Pour le Monde Illustré]

LA GROTTTE DES FÉES

(Imité de Jules Verne)

Mon oncle Julien Lavigne était un instituteur comme on en voyait bien rarement dans nos campagnes, il y a vingt-cinq ans.

C'était un savant, mais un vrai savant ; un chercheur infatigable, grand amateur de bouquins et de vieilles paperasses.

Aussi, ne se passait-il guère de jour sans qu'il apportât à sa demeure, sise au village de Chambly, soit un vieux livre, soit quelque chiffon de papier.

Mon oncle avait néanmoins cela de commun avec les instituteurs de son temps et ceux d'aujourd'hui, il était pauvrement payé pour ses services : quatre-vingt piastres par an, logé et chauffé. Juste de quoi ne pas mourir de faim, s'il n'avait eu que cette maigre ressource.

On se demande assez souvent, pourquoi les campagnes du Bas-Canada sont si arriérées, pourquoi l'instruction y fait des progrès si lents ? — La réponse est bien simple : c'est parce qu'on y a toujours mal et trop maigrement payé le maître d'école.

Mais Julien Lavigne était aussi un homme industrieux et savait combler le déficit de son budget, avec le revenu d'un jardin potager et d'un petit verger entretenus avec un soin tout particulier.

Doué de belles qualités, il avait en même temps de grands défauts ; il était bourru, impatient et obstiné, comme presque tous les savants du reste. Quand une fois il s'était ancré une idée dans le cerveau, rien au monde ne pouvait l'en détourner ; il se cramponnait à cette idée avec une opiniâtreté d'Auvergnat.

Aussi, ce tempérament lui fit commettre, en dépit de remontrances réitérées, une bêtise phénoménale qui faillit lui coûter la vie, ainsi qu'à moi, Maxime Lavigne, son neveu.

Le premier avril mil huit cent cinquante-neuf, un lundi soir, à l'heure du thé, mon oncle arriva chez lui tout essoufflé et tenant à la main un vieux papier jauni par l'âge. Il avait l'air plus préoccupé, plus dur que d'habitude ; et, sans même daigner nous regarder, Georgette, sa jolie nièce, Mathilde, sa vieille servante, et Maxime, son neveu et son assistant maître d'école, il passa dans son cabinet de travail.

— Nous n'avons qu'à nous bien tenir, dis-je en moi-même ; le bonhomme aura fait quelque nouvelle trouvaille et va nous en casser les oreilles pendant un mois.

— Comme il a l'air curieux ! fit la bonne Ma-

thilde en se dirigeant vers la cuisine. Comme si elle eut pressenti quelque chose d'extraordinaire, une vague odeur de catastrophe que son instinct de vieille fille lui faisait soupçonner.

Quant à Georgette, son instinct de cousine la retint près de moi. Georgette, orpheline dès son enfance, avait été élevée par Julien Lavigne, le frère de sa mère et de mon père.

Nous étions là, à nous regarder tous les deux béatement, comme deux amoureux qui ont une forte envie de se dire de bonnes petites choses et attendent chacun le moment propice pour commencer à les roucouler, quand j'entendis quelque chose comme un grognement d'abord, puis ces paroles retentissantes :

— Maxime, viens ici.

Je venais à peine de quitter mon siège que mon oncle me criait déjà :

— Mais arrive donc, flandrin !

En deux pas j'étais dans le cabinet de travail.

Julien Lavigne n'était pas un méchant garçon au fond, mais il était d'une impatience terrible à certains moments.

Imaginez-vous un homme âgé de cinquante ans à peu près, trapu, les cheveux en broussaille, les yeux verts, ombragés par deux épaisses touffes de poils grisonnants et raides, poussant perpendiculairement à la ligne d'un front large et ridé ; une bouche assez fière dont les lèvres minces se seraient continuellement ; le visage complètement dépourvu de barbe, le nez un peu gros, mais pas désagréable ; ajoutez à cela une santé de fer, et vous aurez une idée assez juste du physique du personnage principal de cette histoire.

La chambre où l'instituteur entassait ses chiffons était curieuse à voir. Sur une grande table carrée qui lui servait de pupitre, il y avait un pêle-mêle étrange d'encriers vides, de boîtes de plumes renversées, de grammaires ouvertes, aux feuilles maculées d'encre, d'épingles à linge, de petits cailloux éparpillés sur des feuilles de cahiers, deux ou trois martinetts imposants, et, parmi ce fouillis, des vieux bouquins de toute provenance.

Le plancher disparaissait sous une épaisse couche de morceaux de papiers de toutes les couleurs ; dans un angle, un héron empaillé ; dans l'angle opposé, un hibou également empaillé, mais privé d'un œil, d'une aile et d'une patte. Tout autour de la chambre, à la hauteur de l'œil, des tablettes pliant sous des rangées de vieux livres et de vieilles brochures.

J'abordai mon oncle un peu en tremblant ; le bibliomane avait l'air contrarié.

— Vois-tu ceci ? dit-il.

— Oui, je vois bien, c'est un morceau de papier, assez sale, Dieu merci !

— Ce n'est pas le papier que je veux te faire voir, c'est ce qui est écrit dessus, et en même temps il étendait devant lui un guenillon qui me parut huilé tant il était crasseux et sur lequel étaient tracés sans ordre apparent, des caractères qui n'offraient aucune signification à première vue.

En voici la copie que je tiens à livrer à la postérité, car ils furent la cause d'une expédition tout à fait extraordinaire.

GSv—KzIGb—dSl hSzoO—vCKOzrM—GSrh,—RzKvI,—drOO—Yv—GSv—dvzOGSrvhG—nzM—1M—GSv—Uzxy—IU—GSv—vgIGT—GSv—dvhGvIM—hOl—Kv—IU—nlfmG—YvOlvrO—zG—Gdl—SfMW—1vW—UvvG,—YvOld—GSv—OvEvO—1UhnzOO—Ozpv—GSvIv—rh—Gl—Yv—UlfMW—GSvMGIXMzv—IU—z—EzhG—tIIGGI—rM—GSv—nrWWlv—IU—dSrxh—hGzMW—z—YOlxp—1UhlOrW—tLOW—

GSrh 15 nzb 1775

GrGfh—EzM—1vMhhvOzI—4th IvtnS.—xIMGrMvGzO—zInb.—

Mon oncle considéra ce document pendant quelques minutes, puis il me demanda ce que j'en pensais.

— C'est un papier inutile, lui dis-je.

J'avais à peine lâché le dernier mot qu'un violent coup de poing s'abattit sur la table et fit sauter tout ce qui la recouvrait, en même temps qu'il en faisait jaillir un flot de poussière qui me fit éternuer, ainsi que mon oncle, pendant dix secondes.

— Tu oses appeler ça un papier inutile, toi ! — me dit mon oncle en me le mettant sous le nez, un papier inutile ! Mais vois donc ce qu'il y a dessus ! Au bas, cette date, 1775, et puis cette disposition

particulière des lettres indiquant une signature ! Il allait probablement continuer, quand la porte du cabinet s'ouvrit.

C'était Mathilde qui nous annonçait :

— Le thé va froidir.

— Que le diable emporte ton thé ! — s'écria-t-il, et, prenant son chapeau, il sortit précipitamment. On ne le revit que tard dans la veillée.

Pendant huit jours consécutifs, mon oncle se renfermait, après ses classes, dans son cabinet, et il s'acharnait à déchiffrer son papier, si bien, qu'il en perdait le sommeil et l'appétit.

Un matin, je me décidai à l'aborder.

— Bonjour, mon oncle !

— Tiens ! c'est toi. Bonjour ! as-tu trouvé l'explication du document ?

— Non, et vous-même ?

— J'espère bien y réussir avec le temps.

En disant cela il tenait à la main le fameux chiffon.

Je le pris et l'examinai, cette fois, avec attention. Tout-à-coup, une idée lumineuse, une idée d'écolier, me frappa.

— Si c'était cela !

— Quoi cela ? me dit mon oncle en saisissant le collet de mon habit.

— L'alphabet ordinaire...

— Eh bien ?

— Vous rappelez-vous certaine lettre que j'écrivais à Georgette, le jour de l'an, cette lettre que vous avez interceptée ?

— Non, je ne m'en rappelle point.

— Vous disiez qu'elle était écrite en algonquin.

— Ensuite ?

— C'était du bon français !

— Où donc veux-tu en venir ?... tu me fais perdre patience !

— Cette lettre à ma cousine était écrite en caractères disposés comme ceux de ce papier.

— Ensuite... achèveras-tu ?

— Je disais à Georgette que je l'aimais...

Imbécile !... ce n'est pas cela que je veux savoir, comment avais-tu disposé tes lettres ?

— D'après la méthode connue des écoliers amoureux ; en intervertissant tout l'alphabet ; en prenant la première lettre pour la dernière, la deuxième pour l'avant dernière, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

Mon oncle me tenait toujours au collet, j'avais à peine fini de parler qu'il m'entraîna violemment dans son cabinet de travail et me poussa dans son fauteuil, près de la table.

— Appliques ton procédé au document, m'ordonna-t-il d'une voix fiévreuse.

Je me mis à l'œuvre, sous l'œil du maître, qui se tenait penché sur moi tellement près, que j'en étais gêné pour travailler.

Enfin, au bout d'une demi-heure de travail, j'obtins le résultat suivant :

The party who will explain this paper, shall be the wealthiest man on the face of the earth. On the western slope of Mount Belœil, at two hundred feet below the level of a small lake, there is to be found the entrance of a natural tunnel leading down to a grotto, in the middle of which stands a bloc of solid gold.

15 may 1775

Titus Van Renselaer
1st regmt continental army.

Ce qui, traduit en français, veut dire :

Celui qui expliquera ce papier, sera l'homme le plus riche de la terre. Sur le versant occidental du Mont Belœil, à deux cents pieds au dessous du niveau d'un petit lac, se trouve l'entrée d'un tunnel naturel conduisant, en descendant, à une grotte, au milieu de laquelle il y a un bloc d'or solide.

15 mai 1775

Titus Van Renselaer
1er régiment, armée continentale.

— Sais-tu, Maxime, où j'ai trouvé ce papier ? — me dit mon oncle en se frottant les mains.

— Chez votre épicier ?

STANISLAS COTÉ.

(A suivre)

M. Prudhomme vante les charmes de sa tendre moitié : " Ma femme a des cheveux, des cheveux !... Quand elle les dénoue, ils lui tombent jusqu'aux aulons ! " " Et la mienne dit Guibollare, c'est ent or ; plus fort ! ils tombent par terre ! "



Met.



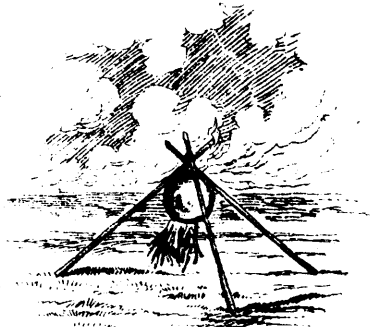
Crowfoot.



Wigwan.



Pied d'Aigle.



Cuisine sauvage.



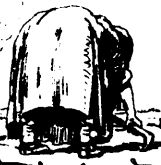
The Mill.



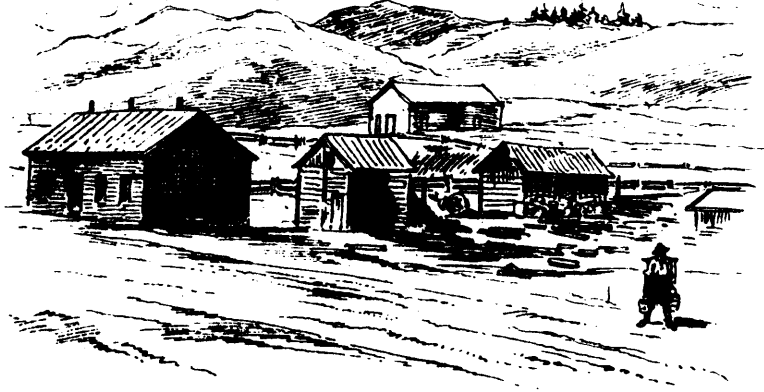
Sauvages en route.



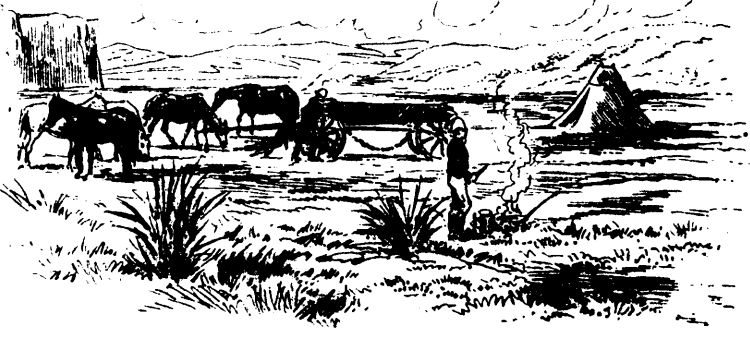
Employé de la Cie. d'Hudson.



Squaw à l'ouvrage.



Mission à Morleyville, rivière Bow.



Une halte dans la prairie.

L'INSURRECTION DU NORD-OUEST.

LA
PORTEUSE DE PAIN

— 0 —
PREMIÈRE PARTIE. — (Suite.)

— 0 —
XLVII

Acette pensée, Jeanne sentit le calme rentrer en elle, le courage et la force lui revenir. Profitant de l'heure où les infirmières entraient dans les cellules pour distribuer des vivres, elle s'adressa à l'une d'elles et lui demanda de quoi écrire.

— C'est défendu, répondit l'infirmière.

— Mais je ne suis plus folle, répondit Jeanne.

— Cela ne me regarde pas. Les règlements sont formels. Demain, à la visite, présentez votre requête à l'infirmière en chef ou au médecin de service. Ils verront s'ils veulent vous autoriser. Moi, je ne puis rien.

Jeanne courba silencieusement la tête et pleura. Le lendemain, le bienveillant docteur fut remplacé par un de ses collègues qui ne voulut rien prendre sous sa responsabilité. Il en fut de même de l'infirmière en chef.

— Ainsi, s'écria la pauvre mère, que le désespoir affolait, on me refuse le moyen d'appréhender si mes enfants sont vivants ou morts !

Le jour même où la guérison de Jeanne avait été constatée, le médecin rédigea son rapport, et ce rapport fut envoyé par le directeur de la Salpêtrière à la préfecture de police. Là on donna des ordres pour que la détenue fût transférée à Saint-Lazare d'où elle serait conduite à la maison centrale de Clermont pour y subir sa peine. On lui apprit, le surlendemain, qu'elle allait quitter la Salpêtrière. Cette nouvelle lui causa un mouvement de joie. Elle se dit que sans doute dans la prison où on allait la mener, elle pourrait écrire. Son espoir devait être déçu. A Saint-Lazare, par mesure administrative, l'autorisation sollicitée par elle lui fut refusée. Les larmes de Jeanne coulèrent de nouveau et plus abondantes encore.

On était aux mauvais jours du commencement de l'année 1871. La guerre civile, succédant à la guerre étrangère, amenait les incendies de Paris et l'assassinat des otages. Ce fut seulement au mois de juin que la détenue fut transférée de Saint-Lazare à Clermont.

Là elle fut placée dans un atelier de couture. Malgré la rigueur habituelle du règlement, il lui fut possible, enfin, de mettre son projet à exécution. On lui accorda la permission d'écrire. Elle écrivit deux lettres, adressées l'une au curé de Chevry, l'autre à la nourrice de sa fille, à Joigny, puis elle attendit la réponse avec une anxiété ou plutôt une angoisse plus facile à comprendre qu'à décrire. Trois jours plus tard, le directeur de la maison centrale recevait une lettre de monsieur le curé de Chevry, lui annonçant que son prédécesseur était mort, et que, personnellement, il ne savait rien des faits auxquels la détenue faisait allusion. Cette nouvelle, communiquée à Jeanne, la désespéra, et ce désespoir grandit encore quand le jour suivant la lettre même adressée à la nourrice de Lucie, à Joigny,

revint avec cette mention au dos : " destinataire inconnue."

— Ainsi, mes enfants sont perdus pour moi, s'écria la malheureuse mère, et je ne les reverrai jamais.

Après une crise effrayante, elle se répondit :

— Je veux les revoir ! je les reverrai ! Fallût-il attendre dix ans, je trouverai bien moyen de m'échapper de cette maison et d'aller à leur recherche ! Dieu me les rendra !

Sept ans après son incarcération à la maison centrale, comme sa conduite était exemplaire, on lui proposa d'entrer à l'infirmerie en qualité d'infirmière. Ceci constituait une faveur immense. Les infirmières pouvaient parler. Elles jouissaient d'une liberté relative au milieu de la prison. Bon nombre des articles les plus rigoureux du règlement fléchissaient devant elles. Enfin, chaque infirmière avait droit à une petite somme mensuelle.

XLVIII

Jeanne accepta avec une immense joie qu'elle

soit à l'économat, soit à la cantine. Elle circulait librement dans les cours. Son costume officiel faisait ouvrir devant elle toutes les portes ; toutes les portes intérieures, bien entendu. Le bâtiment de l'infirmerie était situé sur le côté droit de la prison, à l'entrée de la cour principale.

Un beau jour, la physionomie de Jeanne se modifia d'une façon complète. Un pli profond se creusa entre ses sourcils sans cesse contractés ; une flamme étrange s'alluma dans ses prunelles, comme si la fièvre, une fièvre continue, brûlait ses veines. Elle venait de trouver enfin la solution du problème. L'heure, si ardemment souhaitée de l'évasion, lui semblait désormais prochaine. Depuis qu'elle était à l'infirmerie, elle avait remarqué que, chaque dimanche, les religieuses, ne se contentant pas d'assister au service divin dans la chapelle de la maison centrale, partaient à six heures du matin pour aller entendre une messe à l'église paroissiale. Elles rentraient vers huit heures. La sœur Philomène, préposée à la pharmacie, une digne femme de cinquante ans environ, ne manquait jamais de rejoindre à l'église les autres religieuses et revenait un peu avant elles pour être présente à la visite du docteur.

— Il faut que je sorte à sa place ! s'était dit Jeanne.

Une fois cette idée rentrée dans son cerveau, elle s'occupa de la mettre à exécution. La pauvre femme possédait et gardait comme un trésor le peu d'argent gagné par elle depuis son entrée à l'infirmerie. Cet argent devait lui servir à s'éloigner rapidement du pays lorsqu'elle aurait par la ruse conquis sa liberté. Mais, avant qu'il lui fût possible de mettre le pied hors de la prison, il lui fallait aplanir bien des difficultés, tourner ou franchir bien des obstacles.

On était au commencement de l'année 1880, le 18 janvier, un samedi, Jeanne avait décidé d'agir le lendemain. Sœur Philomène, ayant l'estomac faible, buvait chaque soir, par ordonnance du médecin, avant de se coucher, un verre de vin de banyuls au quinquina, et mangeait un petit morceau de pain. La veuve de Pierre Fortier connaissait ce détail, ne se couchant jamais qu'après avoir pris les ordres de sœur Philomène relativement aux potions et aux médicaments qui devaient être administrés le lendemain, et préparer les feuilles de visites sur lesquelles on transcrivait les prescriptions du jour. Bien souvent elle voyait la religieuse préparer son verre de quinquina. Ce verre jouait un grand rôle dans le plan d'évasion de la détenue. Attachée depuis trois ans au service de



L'incendie de la Salpêtrière continuait pour elle l'incendie de l'usine d'Alfortville. — (Voir p. 27, col. 3).

l'infirmerie, Jeanne eut beaucoup de peine à cacher. Sa situation nouvelle, du moins elle l'espérait, lui fournirait l'occasion si longtemps et si vainement cherchée. L'infirmerie était dirigée par des religieuses qui appréciaient le caractère doux et facile, la soumission exemplaire et le zèle infatigable de la détenue. Au bout d'un an la veuve de Pierre Fortier devint infirmière en chef. Elle eut alors pour logement un cabinet attenant à la pharmacie que régissait une des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Cette sœur occupait elle-même une petite chambre, contiguë à la pharmacie comme celle de Jeanne, mais du côté opposé.

Les besoins du service obligeaient souvent l'infirmière en chef à sortir du bâtiment affecté aux malades, pour aller soit à la direction générale,

l'infirmerie, Jeanne connaissait toutes les fioles rangées en bon ordre sur les rayons, et n'ignorait point les propriétés du contenu de ces fioles. Au moment où sœur Philomène se rendait au réfectoire pour le dîner, l'infirmière en chef pénétra dans la pharmacie, alla droit à un rayon, sur lequel elle prit une petite fiole, dont l'étiquette portait ces mots : "Laudanum de Sydenham," et se dirigea vers la chambre de la sœur. Une tablette supportait la bouteille à demi-pleine de vin de quinquina. Sans hésiter, Jeanne versa dans cette bouteille environ la moitié du contenu de la fiole.

— Ce sera plus que suffisant pour prolonger son sommeil sans compromettre sa santé, murmura la prisonnière.

Elle remit chaque chose à sa place et retourna à l'infirmerie où ses occupations l'appelaient. Les

heures de la soirée, ce jour-là, lui parurent interminables. Elle se sentait agitée, fiévreuse, dévorée par l'angoisse. Enfin, dix heures sonnèrent. Jeanne s'occupait, comme de coutume, à préparer les feuilles de visite, et prolongeait à dessin ce travail, afin de s'assurer "de visu" que la sœur Philomène ne manquerait pas de boire son vin de quinquina, ainsi qu'elle le faisait chaque soir. A dix heures précises, la religieuse entra dans sa chambre. La détenue, l'oreille aux aguets, entendit le bruit d'une bouteille heurtant un verre. Presqu'en même temps parut sœur Philomène tenant ce verre à la main.

—Avez-vous bientôt fini, mon enfant ? demanda-t-elle.

—J'ai fini, ma sœur.

—Eh bien ! ma fille, allez vous reposer. Je vais en faire autant. Je suis brisée de fatigue. C'est demain dimanche. J'irai entendre la messe à l'église paroissiale. Il faut que je sois prête de grand matin.

—Bonne nuit, ma sœur !

—Merci, mon enfant ! Vous me réveillerez, n'est-ce pas ?

—Oui, ma sœur.

La religieuse absorba le contenu de son verre jusqu'à la dernière goutte et regagna sa chambre. Jeanne l'ayant vue boire se retira, fit une ronde dans la salle des malades et rentra dans le cabinet où elle couchait. Ce cabinet prenait jour par une petite fenêtre grillée. Quoi qu'on fût en plein hiver, et personne ne peut avoir oublié combien fut rigoureux l'hiver de 1880, Jeanne étouffait. De grosses gouttes de sueur coulaient sur ses tempes. Elle ouvrit la fenêtre et appuya son front brûlant contre les barreaux de fer. La nuit était sombre. Quelques flocons de neige voltigeaient dans l'espace. La détenue eut un sourire aux lèvres.

—Voilà un beau temps pour moi, murmura-t-elle.

Un souffle de bise passant sur son corps la fit frissonner. Elle referma la fenêtre et poursuivit, en traversant la pharmacie et en écoutant si elle entendait quelque mouvement dans la chambrette de sœur Philomène :

—Pourvu que le narcotique produise l'effet attendu, et que cet effet se prolonge autant qu'il le faudra.

Pendant quelques secondes, elle retint sa respiration.

—Je n'entends rien, dit-elle en se retirant. Sa lumière est éteinte, elle doit dormir. Le sommeil est venu vite ! Demain matin dormira-t-elle encore ?

A une question ainsi posée, répondre était impossible ; il fallait attendre. Jeanne se jeta sur son lit sans se déshabiller et repassa dans son esprit ce qu'elle avait à faire pour arriver à sortir de sa prison. La nuit s'acheva lentement. Cinq heures du matin sonnèrent. Le dimanche, à cinq heures, le gardien de service venait ouvrir la porte de l'infirmerie qu'on fermait chaque soir. Jeanne l'entendit. Elle fut debout aussitôt, alluma une petite lanterne et, traversant la pharmacie, entra dans la chambre de sœur Philomène. La religieuse, étendue sur son lit, les mains jointes, dormait d'un sommeil si profond qu'il ressemblait à la mort. La veuve de Pierre Fortier eut peur. Sa soif ardente de liberté venait-elle de lui faire commettre un crime involontaire ? Vivement elle posa la main sur la poitrine de la sœur. Le corps était chaud. Le cœur battait. Jeanne respira et, sans perdre une seconde, se rendit à la chambre de la supérieure, prête à partir déjà.

—Ma mère, lui dit-elle, sœur Philomène m'envoie à vous. Elle achève un pansement et vous prie de ne pas l'attendre. Elle vous rejoindra tout à l'heure, à l'église.

—Bien, mon enfant ; merci, répondit la supérieure. Dites-lui que nous partons sans elle.

—Oui, ma mère.

Jeanne regagna l'infirmerie et trouva la religieuse plongée plus que jamais dans un sommeil quasi léthargique. Alors elle se dépouilla d'une partie de ses vêtements, et avec une prodigieuse rapidité revêtit le costume de sœur Philomène. La sœur étant à peu près de sa taille, les vêtements lui allaient le mieux du monde. La coiffe modifiait entièrement l'apparence de son visage et lui donnait l'air d'une véritable religieuse. Jeanne n'oublia ni le chapelet à gros grains, ni le livre d'heures,

ni le trousseau de clefs qu'elle pendit à sa ceinture. Dans un coin se trouvait une longue pelisse de gros drap gris à capuchon. La détenue endossa cette pelisse et rabattit le capuchon sur sa coiffe, puis elle glissa dans la poche de sa robe un mouchoir soigneusement noué. Ce mouchoir contenait son humble fortune.

—Allons ! se dit-elle alors en faisant un geste de résolution. A la garde Dieu !

Et elle sortit de l'infirmerie.

XLIX

Les sœurs de Saint-Vincent de Paul étaient au nombre de dix à la maison centrale, sous la direction d'une supérieure. Tous les dimanches matin elles sortaient ensemble, nous le savons, pour aller entendre la première messe à l'église paroissiale. Ce matin-là, depuis quelques minutes neuf d'entre elles étaient réunies dans une salle du rez-de-chaussée placée entre le greffe et la porte donnant sur la cour. La supérieure arriva.

—Je ne vois pas sœur Philomène, dit une jeune sœur.

—Nous ne l'attendrons point, répliqua la supérieure. Elle achève un pansement et nous rejoindra plus tard.

Puis elle ajouta, en s'adressant au guichetier.

—Voulez-vous nous ouvrir, mon ami ?

—A l'instant, madame la supérieure.

La lourde clef tourna dans la serrure massive. La porte roula sur ses gonds.

Les religieuses, bravant la neige qui maintenant tombait à flocons épais, traversèrent la cour et arrivèrent au chemin de ronde dont un second guichetier leur ouvrit également la porte. Dix minutes après leur départ, un petit coup fut frappé à l'huis de la salle du rez-de-chaussée, du côté de la prison. Le gardien fit jouer son guichet, regarda et vit une religieuse.

—Ah ! ah ! dit-il, c'est sœur Philomène ; je suis prévenu. Passez ma sœur. Vous allez avoir un fichu temps ! Un kilomètre dans la neige à six heures du matin, c'est dur !

La religieuse, dont le capuchon rabattu de la pelisse cachait aux trois quarts le visage, se contenta d'incliner la tête sans répondre, et se dirigea vers la porte qui s'ouvrit devant elle. Un instant après, la porte du chemin de ronde se referma derrière elle. Jeanne était libre. Cette liberté conquise devait-elle être de longue durée ?

Nous ne tarderons pas à l'apprendre à nos lecteurs, mais en ce moment il nous faut remonter de quatre mois dans le passé et retourner à New-York, chez Jacques Garaud, ou plutôt chez Paul Harmant, le grand industriel plusieurs fois millionnaire. L'ex-contremaître d'Alfortville atteignait sa cinquante-troisième année. Sa fille Mary qu'il enveloppait d'une tendresse immense, avait dix-huit ans. C'était une jeune fille blonde, délicieusement jolie, mais la pâleur nacrée de ses joues, le cercle d'azur tracé autour de ses paupières, pouvaient faire craindre qu'elle ne portât en son sein le germe de la maladie de poitrine qui avait tué prématurément sa mère, l'angélique Noémi, dont elle semblait le portrait vivant. Cette maladie, cependant, n'avait point encore eu d'action visible sur le corps frêle et gracieux de Mary ; elle restait à l'état de menace incessante et, pour ne pas croire à cette menace, Paul Harmant fermait les yeux. L'ascendant de Mary sur son père était sans bornes. Il lui suffisait de vouloir pour être obéie. Or, elle voulait souvent. Naturellement fantasque et capricieuse, et de plus très gâtée en sa qualité de fille unique, il lui passait dans l'esprit mille fantaisies, dont elle réclamait l'immédiate réalisation.

Au moment où nous la présentons à nos lecteurs, elle était à table avec son père, en compagnie d'Ovide Soliveau, devenu, depuis la mort de James Mortimer, le commensal de la maison et le parent avoué du grand industriel. On achevait de déjeuner. Mary coupait de fines tranches d'ananas et les accommodait avec du marasquin. Tout à coup, interrompant sans façon les deux hommes qui causaient des affaires de l'usine, elle dit :

—Père, écoute-moi et réponds-moi.

Jacques Garaud se tourna vers sa fille.

—Quoi, chère enfant ? demanda-t-il ; que veux-tu savoir ?

—A combien se monte, aujourd'hui, le chiffre de ta fortune ?

En entendant cette question, les deux prétendus cousins échangèrent un regard de surprise. Mary attendit une seconde, puis reprit avec impatience :

—Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Commence par me répondre, tu t'étonneras ensuite. Le cousin connaît toutes tes affaires. Tu n'as pas de secret pour lui. Donc sa présence n'est pas gênante et ne peut t'empêcher de m'apprendre ce que je désire savoir.

—Mais pourquoi le désires-tu ? hasarda Jacques Garaud.

—Pourquoi ? Parce que...

—Ce n'est point une raison.

—Je la trouve suffisante. Je "veux" parce qu'il me plaît de "vouloir." Allons, réponds !

—Eh ! bien, mon enfant, je possède, nous possédons en ce moment près de cinq cent mille livres de rentes.

—Ce qui fait un capital ?

—A peu près de dix millions.

—L'usine est-elle comptée là-dedans ?

—Non.

—Que peut-elle valoir ?

—Un million... J'aurais acquéreur à ce prix.

—Eh bien ! il faut vendre.

Le faux Paul Harmant et Ovide Soliveau regardèrent Mary avec stupeur.

—Tu veux que je vende mon usine ! s'écria Jacques.

—Parfaitement !

—Mais...

—Il n'y a point de : "mais..." Je te trouve assez riche.

—La jeune fille sourit en voyant les visages de ses deux auditeurs, que la stupéfaction rendait comiques, et poursuivit :

—Je t'engage même à vendre le plus vite possible.

—Rien ne presse.

—Cela presse, au contraire, beaucoup. J'ai un projet qui ne peut se remettre.

—Et ce projet ?

—C'est d'aller nous fixer en France.

Les deux hommes sentirent un petit frisson passer sur leur épiderme.

—En France ! répétèrent-ils à la fois.

—Eh oui, sans doute, en France ! le pays de mon père. Votre pays, cousin Ovide ! Votre pays et le mien aussi, car je suis Française ! Sans la connaître, j'adore la France. Je veux la voir, je veux y vivre et je veux y mourir !

—Que parles-tu de mourir, mignonne ? s'écria Jacques en attirant à lui la tête blonde de Mary et en la pressant contre sa poitrine.

—Oh ! je n'en ai pas envie, tu peux le croire ! fit la jeune fille en riant ; je n'en ai pas envie, au contraire ! Ici, je mourrai jeune, car je m'ennuie. L'Amérique m'est odieuse. Paris m'attire. Paris, la ville des merveilles ! Il me semble qu'à Paris je respirerai plus facilement qu'à New-York, que je n'aurai plus ces oppressions qui parfois m'étouffent.

—Mais, chère enfant, répondit Jacques, rien ne nous empêche d'aller immédiatement en France, à Paris, et d'y passer deux ou trois mois.

—Oh ! non ! pas cela ! fit impétueusement Mary, je déteste les demi-mesures. Je veux que tu liquides tes affaires, que tu réalises ta fortune et que nous partions pour la France sans esprit de retour.

Ovide Soliveau intervint.

—Vendre cette usine ! dit-il d'un ton maussade, quitter définitivement l'Amérique ! Mais c'est absurde ! c'est insensé !

—Libre à vous, cousin, de penser ainsi ! Vous êtes maître absolu de rester à New-York aussi longtemps que ça vous plaira, et toujours même si ça vous convient. Je ne tiens pas, oh ! mais pas du tout, à vous emmener ! Mais moi je veux partir ! Si je ne partais pas, je mourrais !

—Encore ! murmura le père attristé. Que se passe-t-il donc dans ton esprit ce matin, pour avoir des idées si sombres ?

—Je ne sais pas... il ne se passe rien dans mon esprit ; l'ennui m'étouffe... il me tue... voilà tout.

Et Mary éclata en sanglots. Jacques Garaud la prit dans ses bras et une grosse larme du misérable tomba sur les cheveux de la jeune fille.

—Calme-toi, chère enfant, balbutia-t-il d'une voix brisée. Calme-toi, je t'en supplie... tes désirs

seront accomplis. Nous irons en France, à Paris. Mais à Paris, que ferons-nous ?

—Nous vivrons comme ta grande fortune nous permet de vivre. Nous aurons un hôtel dans le plus beau quartier de la ville. Nous achèterons une galerie de tableaux, des chevaux, des voitures, nous irons au spectacle, nous recevrons beaucoup de monde.

—Mais bientôt nous serons las tous deux de cette vie d'agitation incessante et stérile.

—Jamais !

—Il me manquera, à moi, le travail, l'activité.

—Tu veux donc travailler encore ?

—Oui, toujours.

—A quoi bon, puisque tu es déjà trop riche ?

—Ce n'est pas pour l'argent, mais le travail, vois-tu, c'est ma vie.

Mary regarda son père en souriant et dit :

—Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je connais un moyen de tout concilier.

—Lequel ?

—Qu'est-ce qui t'empêche de vendre ton usine ici, et d'en monter en France une autre toute pareille ? C'est une idée, cela, hein, père ? et une fameuse ! Tu es le plus grand mécanicien et l'un des premiers inventeurs des Etats-Unis. Le nom de Paul Harmant est célèbre. Je voudrais te voir prendre dans ton pays natal une position pareille. Ta renommée te suivra là-bas, et tu seras bientôt en France aussi célèbre qu'en Amérique. C'est une gloire que tu dois envier, et que j'envie pour toi, moi, ta fille.

L

Jacques Garaud écoutait, les sourcils froncés. Mary continua :

—Tu installeras en France une usine magnifique, aussi grande que celle de New-York. Tu exploiteras ta nouvelle invention des freins instantanés pour les chemins de fer. Elle fera fureur, attirera sur toi l'attention du gouvernement. Tu seras décoré et cela me rendra bien joyeuse et bien fière ! Voyons, c'est décidé, n'est-ce pas ? Le temps de vendre, ce qui sera vite fait, puisque tu as déjà des offres, et nous partons ! Dans huit jours au plus tard je serai prête. Vous viendrez avec nous, cousin Ovide. Vous aurez encore des dessinateurs, des mécaniciens et une foule d'ouvriers sous vos ordres.

—Nous verrons... nous verrons, petite cousine, répondit Ovide en ricanant.

Un éclair d'impatience passa dans les prunelles de Mary.

—A votre aise ! répéta-t-elle d'un ton sec. Je vois à votre air que vous allez mettre tout en œuvre pour empêcher mon père de faire ce que je désire, et cependant, malgré vous, cela se fera. Je veux aller en France. L'air de la France est nécessaire à ma vie, et si mon père refusait de m'y conduire, je mourrais ! Vous voyez bien qu'il ne refusera pas. Nous partirons dans une semaine !

Et la jeune fille, énervée par la contradiction, quitta vivement la salle à manger pour laisser couler sans contrainte les larmes qui montaient à ses yeux. Le faux Paul Harmant resta seul avec Ovide.

—As-tu l'intention d'obéir à ce caprice insensé ? demanda ce dernier.

—Et le moyen de n'y pas obéir ? Tu as bien entendu... Elle tomberait malade... Elle mourrait.

—Alors nous partirons dans huit jours ?

—Oui.

Ovide haussa les épaules.

—Oh ! père inepte ! s'écria-t-il : ta fille peut se vanter de te conduire par le bout du nez ! Elle te dirait d'aller te noyer que tu irais.

—Mais Mary a raison, répliqua Jacques. Pourquoi n'installerais-je pas une usine près de Paris ? Pourquoi ne ferais-je pas profiter mon pays de mes inventions, de ma fortune ? Je suis dans la force de l'âge et ma carrière est loin d'être finie. Je veux travailler encore, travailler pour ma fille qui est toute ma joie, toute ma famille.

—Ce que tu dis là est gracieux pour moi ! s'écria Ovide d'un ton bourru.

Jacques Garaud, sans l'écouter, poursuivit :

—Décidément Mary a raison. J'ai assez fait pour l'Amérique. A mon pays natal maintenant les résultats de mes veilles et de mes recherches. Nous irons en France. Davidson m'a proposé un

acquéreur sérieux. Je vais le trouver, céder l'usine pour le prix qu'on m'en offre et me préparer au départ.

—J'aurais à te parler, cousin, dit brusquement Ovide. Viens dans ton cabinet.

—Remettons les affaires commerciales à demain, je te prie.

—Il ne s'agit point d'affaires commerciales.

—De quoi donc, alors ?

—D'affaires de famille.

—Eh ! bien, parle.

—Non, pas ici.

—Pourquoi ?

—Parce que ce que j'ai à te dire ne doit être entendu de personne, fit Ovide en baissant la voix. Dans cette pièce des domestiques entre à l'improviste et ils ont des oreilles, les domestiques.

(La suite au prochain numéro.)

LA TOILETTE

PERSONNE ne conteste que la toilette chez la femme joue un grand rôle dans la société moderne. Il semblerait tout d'abord, en parcourant les promenades, que chacune jouit d'une grande aisance dans son intérieur. Rien ne manque à la toilette d'une jeune fille, celle-là se pare avec élégance, avec luxe même. Quant aux jeunes femmes, elles tiennent souvent à avoir du cachet, à se faire remarquer par leur distinction dans la manière de porter une toilette. C'est fort bien, assurément, de savoir bien porter sa toilette ; mais ce que nous condamnons, c'est que cette toilette soit au-dessus des moyens de celle qui la porte. Et, comme nous vivons à une époque où l'on aime beaucoup à se mettre en relief partout et pour tous, il s'en suit qu'un désordre d'esprit conduit fatalement et presque toujours vers des actes coupables et souvent bien difficiles à réparer.

Telle jeune fille aime la toilette ; elle croit attirer les regards de celui-ci ou de celui-là. "Elle a du succès," dit-on ; ses amies la félicitent et l'imitent, naturellement. Suivez-la jusqu'à sa demeure. Vous pensez que ses parents vivent dans l'aisance et qu'ils peuvent l'habiller avec avantage. Mais non ; la maison est plus que modeste et ceux qui l'occupent aussi. Souvent le pain manque dans cet intérieur, mais mademoiselle a de beaux habits qui lui facilitera peut-être un beau mariage !

Telles sont, malheureusement, à cet endroit, les idées des parents. Ils s'abusent singulièrement. Une jeune fille de cette catégorie dépense le produit de sa semaine en toilette et ne donne rien à ses parents qui ont peine à vivre. C'est une satisfaction d'amour-propre, d'orgueil mal placé, et ce défaut, même ce vice, est si répandu, aujourd'hui dans la société, qu'il compromet sérieusement l'avenir de la jeunesse.

Pour la jeune femme, ce goût de la toilette est un acte coupable, car il peut la conduire fatalement à une sorte d'indifférence pour ce qui doit lui être le plus sacré, le beau rôle d'une tendre mère. On voit constamment de nos jours de très jeunes enfants presque abandonnés à des mains étrangères, parce que leur excellente mère à l'esprit beaucoup plus occupé de sa toilette que des soins qu'elle a à donner à ses enfants.

La toilette doit consister dans l'excessive propreté des vêtements et dans leurs formes simples, unies. Est-il besoin à la jeunesse de tant de luxe lorsque la nature seule suffit à sa parure ? Ah ! croyez-nous, abandonnez ce vif désir de plaire par la toilette quand il y a chez la femme tant de vertus naturellement bonnes, tant de dons précieux qui la font bien autrement rechercher que les colifichets et les robes les mieux garnies. La simplicité chez la jeune fille, chez la jeune femme, ne veut pas dire manque d'intelligence, d'esprit ; mais bien au contraire, indique sa modestie, ses vertus et le beau rôle qu'elle devra jouer dans la société : fille soumise, aimable épouse et tendre mère. ZÉLIE.

Sur la rue Saint-Jacques :

—Eh bien ! cher ami, où en es-tu avec ta belle-mère ?... Etes-vous toujours sur le pied de guerre ?

—Ne m'en parle pas... Elle a mis le brouille dans toute la maison... jusqu'aux œufs qui, maintenant, sont toujours brouillés, et je ne les aime qu'à la coque !...

LA DURÉE DE L'AMOUR

(TRADUIT DE L'ALLEMAND)



AIME, aime aussi longtemps que tu peux aimer ! aime aussi longtemps qu'il t'est permis d'aimer ! Elle approche, elle approche l'heure où, debout, au milieu des tombeaux, tu verseras des pleurs !

Que dans ton cœur toujours ardent, le feu de l'amour jamais ne s'éteigne ; que toujours l'amour y vive, que toujours il l'embrasse aussi longtemps qu'un cœur aimant battra à l'unisson près du tien.

A celui qui t'ouvre son âme, oh ! fais pour celui-là tout ce que tu sais pour lui plaire ; de toute heure fais-lui une heure joyeuse ; ne lui donne jamais une heure sombre.

Surveille avec soin ta langue, une parole méchante est si vite prononcée ! "Mon Dieu ! je n'avais pas d'intention mauvaise !" l'autre, cependant, s'éloigne en pleurant.

Alors tu t'agenouilleras au bord de la fosse et tu baisseras tes yeux voilés de larmes sur l'herbe humide et longue du cimetière ;—jamais plus il ne le verront, cet autre !

Et toi, tu lui diras : "Oh ! regarde-moi ici-bas, moi qui pleure sur ta tombe ! je t'ai affligé, pardonne-moi ! Mon Dieu ! Mon intention n'était pas méchante."

Mais lui, il ne te voit plus, il ne t'entend plus ; il ne vient plus pour que tu lui fasses un joli accueil ; jamais plus la bouche dont tu reçus les baisers ne te dira : "Je t'ai pardonné depuis longtemps."

C'est ce qu'il a fait : Il y a longtemps qu'il te pardonne, mais que de larmes sont tombées, brûlantes, sur toi et ton amère parole ! Mais silence !—lui repose, il est arrivé au but !

FREILIGRATH.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

L'usage des salades, au point de vue hygiénique, est des plus favorables à la conservation de la santé.

Les radis et autres légumes potagers, que l'on mange crus avec du sel, sont également très utiles et favorisent particulièrement la digestion des viandes. Les personnes disposées à l'obésité feront bien de ne pas abuser des salades trop huileuses, par la raison bien simple qu'une salade grasse est généralement indiquée aux sujet amaigris par la maladie.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 83.—FANTAISIE A COMPLÉTER.

Un jour une glace XXXXXX
Lui fit voir ses traits XXXXXXXX :
Ah ! quelle horreur ! s'écria-X-XXXX !
Comme les miroirs sont XXXXXXXX !

No. 84.—LOGOGRIPE

Ce pauvre animal, comment peut-il se faire qu'en lui coupant la queue il devienne sa mère ? Entier, nous le mangeons, et ô prodige étrange, quand on en a mangé la moitié, le malheureux nous mange.

No. 85.—ENIGME

Grossier ou fort poli, jamais une coquette
Ne voudrait point, sans moi, faire aucune toilette.

SOLUTIONS :

No. 80.—La lettre M.

No. 81.—Le père est âgé de 80 ans et le fils de 20 ans.

No. 82.

BLANCS.

1 F 6e D
2 D 7e T R, échec et mat.

NOIRS

1 R pr T

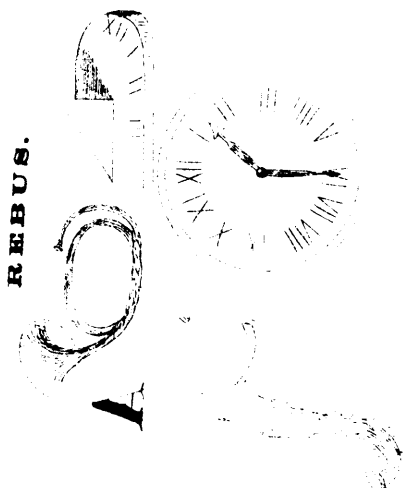
Si : 1 P 7e D, échec

2 C (1er FR) pr P, échec et mat.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Louis Lévêque, Hull ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, J. A. G., F. J. Audet, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.

Rébus.—Mlle Denise Bourque, village St-Gabriel ; A. D., St-Hyacinthe ; Georges S. Laperrrière, St-Léon ; Ls. Lévêque, Hull ; Ovide Leclerc, G. Guibault, Philippe Tournel, Dame Odilon Delisle, Joseph Guillaume, Québec ; Arthur Lachance, Médéric Boucher, F. J. Audet, N. Legault, J. A. G., Mlle Eugénie Cinq-Mars, Ernest Denis, Montréal ; Jos. V., St-Jean Chrysostôme ; Alex. Lavoie, H. Lizotte, F.-X. L'Heureux, Québec.



REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Les dimanches on dit la messe.

CHOSSES ET AUTRES

Sur l'avis de sir Charles Tupper, M. H. Fabre a été nommé délégué canadien auprès du comité international de la presse, à Anvers.

Le prince Victor Napoléon a préparé un manifeste qui sera publié à la veille des prochaines élections des Chambres françaises.

La population de la capitale fédérale des Etats-Unis (Washington) est estimée approximativement, d'après le recensement qu'on vient de faire, à 200,000 âmes.

Trois à quatre cents familles des paroisses entre Arthabaska et le lac Mégantic doivent partir au commencement de juin pour s'établir dans le district d'Alberte, près de Calgary, Manitoba. La majorité de ces familles sont anglaises.

Dans les crédits supplémentaires votés par le gouvernement d'Ottawa, nous voyons qu'une somme de \$1,000 est allouée à chaque école d'agriculture pour favoriser l'établissement d'une beurrerie et d'une fromagerie, et une autre somme de \$1,000 est consacrée à rémunérer le travail des élèves.

Lu dans une petite feuille bourguignonne : "L'audace des malfaiteurs ne fait que s'accroître, et on nous signale une nouvelle agression contre la gendarmerie. Le brigadier X..., attaqué par trois rôdeurs, a eu la tête fendue d'un coup de gourdin. On craint que l'amputation ne soit nécessaire."

Voici ce que les sauvages du Nord-Ouest ont coûté au gouvernement d'Ottawa depuis 1872 :

1872, \$ 63,771	— 1878,	487,327.
1873, 146,068	— 1879,	694,512.
1874, 195,499	— 1880,	805,098.
1875, 271,325	— 1881,	1,183,414.
1876, 301,456	— 1882,	1,106,961.
1877, 421,503	— 1883,	1,111,163.

Les médecins en Chine : Une étude publiée par un grave journal affirme que les médecins du Céleste-Empire ont toujours la franchise d'avouer leur impuissance. Lorsqu'un cas leur semble désespéré, ils examinent loyalement avec la famille du malade s'il ne conviendrait pas d'arrêter les frais chez le pharmacien en supprimant des ordonnances désormais inutiles.

— Quel est l'âne le plus savant ?
— C'est l'âne à Lise (l'analyse).

FLAVIEN J. GRANGER,
PAPETIER.
13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.
Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.
Z. E. MARTIN & DASTOUS,
MARCHANDS-TAILLEURS, MERCERIES ETC.
11, CARRE CHABOILLEZ, Montréal.

DR. H. E. DESROSIERS,
70, RUE ST DENIS,
MONTREAL.
DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins,
No 87, Rue St-Jacques, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1		-	86
94 Primes			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE DAME, MONTREAL.
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etouffes & Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 80 Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No 80, Rue St-Gabriel, Montréal.
Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.
Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.
TOUJOURS EN MAINS :
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

JOUISSEZ

De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."
Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la crème, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flac, Oregon.

Souffrez-vous des hémorroïdes ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

N. G. GOVETTE,
BOUCHER,
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etaux 1 et 8

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 80, Montréal.